

ZADIE
SMITH

CHANGER
D'AVIS

ESSAIS

Gallimard



DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SOURIRES DE LOUP
L'HOMME À L'AUTOGRAPHE
DE LA BEAUTÉ

CHANGER D'AVIS

ZADIE SMITH

Changer d'avis

essais

*Traduit de l'anglais
par Philippe Aronson*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

CHANGING MY MIND

© *Zadie Smith, 2009.*

© *Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.*

À la mémoire de mon père

Je vais vous dire quand on peut
porter un jugement définitif sur les
gens : Jamais!

Tracy LORD, *Indiscrétions*

C'est à vous de décider en quoi
vous croyez.

David FOSTER WALLACE

AVANT-PROPOS

J'ai écrit ce livre sans m'en rendre compte. En fait, il a fallu que quelqu'un me le fasse remarquer pour que je réalise que je l'avais effectivement écrit. J'ai d'abord cru qu'il s'agirait d'un roman, puis d'un ouvrage solennel et théorique consacré à l'écriture : *Échouer mieux*. La date de remise de mon manuscrit était sans cesse repoussée. Entre-temps, je répondais aux sollicitations dont je faisais l'objet : dix mille signes sur Noël ? Sur Katharine Hepburn ? Sur Kafka ? Sur le Liberia ? Cinq cent mille signes se sont ainsi accumulés.

Il s'agit en fait d'« essais ponctuels » dans la mesure où je les ai écrits pour des occasions ou des rédacteurs en chef en particulier. Je remercie spécialement Bob Silvers, David Remnick, Deborah Treisman, Cressida Leyshon, Lisa Allardice et Sarah Sands, pour m'avoir suggéré de m'essayer à la critique de cinéma, aux notices nécrologiques, au reportage, à la critique littéraire et au récit autobiographique. « Sans eux ce livre n'aurait jamais vu le jour. » Il s'avère que ce cliché, ici, prend tout son sens.

Lorsque vous publiez jeune, votre écriture grandit avec vous — et devant témoins. *Changer d'avis* m'a semblé un titre approprié pour décrire ce processus et avouer qu'au fil des ans l'opinion que l'on croit sienne évolue. Cependant, en parcourant ces textes, je dois reconnaître qu'en ce qui me

concerne l'incohérence idéologique est pour ainsi dire une vocation. Tout comme le précepte prudent et optimiste si bien exprimé par Saul Bellow : « Il y a peut-être des vérités à puiser dans l'existence. » Je continue d'attendre, mais je ne crois pas que je changerai vraiment.

Zadie SMITH
New York, 2009

LIRE

I

Une femme noire : *que signifie soulful* ?

Quand j'avais quatorze ans, ma mère m'a offert *Une femme noire*. Je n'avais aucune envie de lire ce livre. Je savais parfaitement pourquoi elle me le donnait, et je n'appréciais guère ce que cela impliquait. De la même manière, elle m'avait mis entre les mains *La Prisonnière des Sargasses* et *L'Œil le plus bleu*, et je n'avais aimé ni l'un ni l'autre (ou plutôt, je ne m'étais pas *autorisée* à les aimer). Je préférais ma propre liste de lecture, hétérogène, que j'établissais en toute liberté. Je me félicitais d'avoir des goûts éclectiques, et ne choisissais jamais les livres en fonction des origines raciales ou socio-culturelles de leurs auteurs. Voyant qu'*Une femme noire* était resté sur ma table de nuit sans même que je l'ouvre, ma mère a insisté :

« Je te dis que tu vas aimer.

— Pourquoi, parce qu'elle est *noire* ?

— Non, parce qu'elle écrit vraiment bien. »

J'avais ma propre idée sur ce que « bien écrire » signifiait, et les aphorismes, le lyrisme outrancier, les images fantastiques, le parler « indigène » scrupuleusement rendu et les vicissitudes amoureuses des femmes ne faisaient pas partie

1. Un supplément d'âme, une éloquence pleine de dignité et de mélancolie, que l'on attribue souvent à l'expression musicale ou littéraire noire américaine [N.d.T. — Sauf indication contraire, toutes les notes sont de l'auteur.]

de cette catégorie. Je me méfiais donc au plus haut point, littérairement parlant, d'*Une femme noire*. Puis j'ai lu la première page :

Les navires au loin ont à leur bord tous les désirs de l'homme. Certains rentrent avec la marée. D'autres continuent de voguer sur l'horizon, sans jamais s'éloigner, sans jamais accoster, jusqu'à ce que le Veilleur détourne les yeux, résigné, ses rêves mortifiés par le Temps. Telle est la vie des hommes.

Les femmes, elles, oublient ce dont elles ne veulent se souvenir et retiennent ce qu'elles ne veulent oublier. Le rêve est réalité. Et elles se comportent et agissent en conséquence.

C'était un aphorisme, mais il m'a laissée sans voix, incapable de résister à sa puissance. Le T du mot *Temps* était en majuscule (j'étais contre les majuscules pour les noms abstraits), et pourtant j'éprouvais une tristesse sans bornes pour ces hommes anonymes et leurs inévitables pertes. Le deuxième paragraphe, au sujet des femmes, m'a frappée de plein fouet. C'était une parfaite description de ma mère et moi, et je n'en ai jamais lu de plus juste depuis : *Et elles se comportent et agissent en conséquence*. Bon, d'accord. Je me suis enfoncée dans mon fauteuil et j'ai posé mon crayon. J'ai dévoré le livre. Trois heures plus tard, j'avais fini et j'étais en larmes à cause du dénouement tragique — mais pas seulement.

J'ai perdu de nombreuses batailles littéraires le jour où j'ai lu *Une femme noire*. J'ai dû admettre que les aphorismes avaient parfois de la force et que Keats n'avait pas le monopole du lyrisme :

Elle était étendue sous le poirier, baignant dans la mélopée de haute-contre des abeilles visiteuses, l'or du soleil et le souffle pantelant de la brise lorsque la voix inaudible de ce tout lui parvint. Elle vit une abeille chargée de poussière sombrer dans le sanctuaire d'un calice ; les milliers de corolles-sœurs s'arquer à la rencontre de l'étreinte amoureuse et le

frisson extatique de l'arbre, depuis les racines jusqu'à la fine branche aux pétales crémeux, moussant de plaisir. Ainsi, c'était donc un mariage ! On l'avait convoquée pour assister à une révélation. Et Janie ressentit une douleur implacablement douce, qui la laissa molle et languide¹.

J'ai dû admettre que le fantastique peut être saisissant lorsque c'est bien fait :

Et donc Janie se prit à penser à la Mort. Un être étrange aux gros orteils carrés qui vivait loin à l'Occident. Être immense habitant une maison plate comme une estrade, sans murs et sans toit. Quel besoin la Mort a-t-elle d'un abri, et les vents peuvent-ils se déchaîner contre elle ?

Ma résistance au dialogue (entretenu par Nabokov, que j'idolâtrai) s'est débattue avant de capituler devant l'acuité auditive de Hurston quand elle retranscrit le parler noir. Elle déniche la succulence de la métaphore dans le langage quotidien de personnes illettrées :

« Si Dieu pense à eux autant qu'à moi, y sont une balle égarée dans l'herbe haute. »

Ainsi que celle d'une sage presque prosaïque :

« Comme moi j'vois les choses, le deuil devrait pas durer plus longtemps que le chagrin. »

Ses dialogues révèlent promptement chaque personnalité et avec précision, comme si les personnages existaient indépendamment de l'auteur :

« D'où qu'vous venez en si grande hâte vous aut' ? demanda Lee Coker. »

1. Mais je reste sceptique en ce qui concerne « molle et languide ».

— Miyeu dla Georgie, répondit vivement Starks. Joe Starks c'est mon nom, Joe Starks de Georgie.

— Vous et vot'fille, z'allez vous joind'-associer à nous ? demanda l'autre silhouette allongée. Drôl'ment content dvous avoir. Hicks c'est Inom. Gouv'neur Amos Hicks de Buford, Caroline du Sud. Libre, célibataire, sans emploi.

— Eh Dieu ! jsuis loin d'êt' assez vieux pour avoir une grande fille. C'est ma femme que vlà. »

Hicks se laissa retomber en arrière et perdit aussitôt tout intérêt pour la conversation.

« Où qu'il est le maire ? insista Joe. C'est à lui quje veux parler.

— Z'êtes un brin prématuré, lui répondit Coker. On en a pas encore nous aut'. »

Surtout, j'ai dû cesser de m'opposer aux vicissitudes amoureuses des femmes. L'évolution de Janie à travers ses trois mariages oblige le lecteur à considérer que choisir entre deux partenaires, entre un homme et un autre (ou une femme et une autre) va bien au-delà de la simple histoire d'amour. Il s'agit en définitive d'un choix de valeurs, de possibilités, d'avenirs, d'espérances, de raisonnements (les concepts partagés qui s'accordent au monde tel que vous le vivez), de langages (les mots partagés qui s'accordent au monde tel que vous le concevez), de vies. Le monde que vous partageriez avec Logan Killicks n'a manifestement rien à voir avec celui que vous connaissiez auprès de Vergible Woods dit Ptit-Four. Dans ces deux mondes discrets, vous ne penseriez même pas de la même façon ; un esprit prisonnier avec Logan se libère avec Ptit-Four. Mais comment, dans ce contexte, oser évoquer la liberté ? En réalité, une femme noire du début du siècle en Amérique, une femme comme Janie, ou comme Hurston elle-même, avait à peu près les mêmes droits qu'un animal de ferme. « Les négresses, ce sont les mules du monde », dit la grand-mère de Janie. J'ai été blessée dans mon amour-propre lorsque j'ai lu cette

réplique célèbre. Tout comme Janie qui rejette la *realpolitik* de sa grand-mère et aspire à une vengeance existentielle aussi irréaliste qu'irrépressible :

Elle savait que Dieu abattait chaque soir le vieux monde pour en rebâtir un autre avant le lever du jour. C'était merveilleux de voir celui-ci prendre forme avec le soleil et émerger de la poussière grise qui l'avait façonné. Les gens et les objets familiers l'avaient trahie, alors elle se penchait par-dessus la barrière et regardait la route au loin — très loin.

Les dignes ancêtres de la Janie en quête de quelqu'un (ou quelque chose) qui « parle d'horizons lointains » sont Elizabeth Bennet, Dorothea Brooke, Jane Eyre, et même — dans une forme particulièrement avilie — Emma Bovary. Depuis qu'existent les ouvrages de fiction relatant les vicissitudes amoureuses des femmes (autant dire, depuis le début de la fiction), l'aspect « quête romantique » de ces œuvres a trop souvent et trop facilement été tourné en dérision : il y a quelque temps encore je dînais avec une Américaine qui me disait combien elle avait été déçue, après avoir enfin lu *Middlemarch*, de s'apercevoir qu'il ne s'agissait que d'une « longue, interminable et pleurnicharde poursuite d'un homme ! ». Ceux et celles qui ont la même lecture de *Middlemarch* trouveront peu pour les satisfaire dans *Une femme noire*. *Une femme noire* raconte l'histoire d'une fille qui met du temps à trouver l'homme qu'elle aime vraiment. Ce texte explore la découverte de soi à travers l'autre et sous-entend que même la terrible et sombre banalité du racisme peut presque disparaître lorsque l'on comprend et que l'on est compris par l'autre. Bon sang, elle irait jusqu'à affirmer que l'amour est libérateur ! Aujourd'hui, la réalisation de soi est le but ultime, et ne pas y parvenir seul passe pour un aveu de faiblesse. Je conçois que l'on perçoive seulement une « longue, interminable et pleurnicharde poursuite d'un

homme » dans l'extase potentielle des relations humaines que Hurston s'emploie à dépeindre et dans l'amour profond et étouffant de Janie pour Ptit-Four. Toutefois, Ptit-Four et Janie ne se choisissent pas par désespoir, mais ils ont soif de se découvrir l'un l'autre, et le besoin qu'ils ont d'être ensemble leur procure du bonheur et non un sentiment de honte. Le portrait de Ptit-Four est d'autant plus saisissant que l'homme n'est pas celui que nous aurions élu, que nous désapprouvons souvent son comportement, et qu'il nous désespère parfois. Il semble affranchi de tout, et Janie donne l'impression de le choisir en toute liberté. Nous sommes démunis; nous ne pouvons qu'assister au spectacle. Malgré la structure de conte de fées (en ce qui concerne les maris, le troisième est le bon), il ne s'agit pas d'un roman sur la réalisation des désirs, encore moins sur la réalisation de *nos* désirs¹. C'est très curieux de voir de la faiblesse quand les amants eux-mêmes n'en éprouvent pas.

Après cette première lecture du roman, j'ai pleuré, et pas seulement pour Ptit-Four, ou devant cette écriture parfaite, ni même à cause de la profonde tristesse qui m'a envahie en quittant le monde que ces pages dépeignaient. Ce livre signifiait beaucoup plus que tout cela réuni pour moi, quelque chose que je ne pouvais ou ne voulais exprimer. Plus tard, je l'ai apporté à table à l'heure du dîner, pour le garder près de moi, comme nous le faisons parfois avec les livres que nous ne sommes pas encore prêts à laisser derrière nous.

« Alors ? » a demandé ma mère.

Je lui ai répondu que le livre était dans l'ensemble plutôt bien construit.

À l'âge de quatorze ans, mes critiques envers Zora Neale Hurston étaient injustes. Je redoutais mes sentiments extra-

1. Là encore, *Middlemarch* constitue une comparaison intéressante. Les lecteurs préfèrent souvent Lydgate et sont déçus que Dorothea choisisse Ladislaw.